

A person in a dark jacket stands on a long, narrow concrete pier that extends from the foreground into the distance. The pier is surrounded by dark, choppy water. The sky is filled with heavy, grey clouds, with a faint light source breaking through on the right side, creating a misty atmosphere. The overall color palette is dominated by dark blues, greys, and blacks, with a touch of white from the pier and the person's jacket.

**On dirait
des hommes**

FABRICE TASSEL

la manufacture de livres

On dirait des hommes

DU MÊME AUTEUR

Les âmes frères, Stock, 2020

Courir dans la neige, Les Escales, 2017

Déraison d'Etat, Denoël, 2012

Fabrice Tassel

On dirait des hommes

LA MANUFACTURE DE LIVRES
la manufacture de livres

Si vous souhaitez recevoir notre catalogue
et être tenu informé de nos publications,
envoyez vos coordonnées en citant ce livre à :

La Manufacture de livres, 101 rue de Sèvres, 75006 Paris

ou

contact@lamanufacturedelivres.com

ISBN 978-2-35887-961-3

www.lamanufacturedelivres.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L.335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

PREMIÈRE PARTIE

Gabi a-t-il compris, lorsque l'eau glacée a envahi ses poumons ? Parmi les mille questions qu'il se pose, celle-là hante Thomas. Parce qu'il n'aura jamais la réponse. Tant de doutes pour une scène si brève, si cruellement simple. La course de son fils sur la digue, le pied droit bute contre l'anneau d'amarrage, et l'anorak rouge propulsé dans le vide. Ses foulées sur les pavés inégaux, dans le vent et la pluie, puis Gabi, juste là, à dix mètres à peine, au sommet d'une vague qu'il semblait frapper de ses mains avant qu'elle ne s'effondre et l'entraîne. Son plongeon et le contact brutal avec la mer noire de novembre, le corps alourdi par son sweat-shirt Hero, ses baskets et sa parka.

Il avait mélangé la brasse au crawl, n'importe quels gestes pour sauver l'enfant qu'il ne voyait déjà plus. Ses bras s'étaient vite engourdis, l'envie furtive de se laisser couler l'avait traversé, d'oublier cet instinct de survie qui faisait battre ses jambes. De brusques mouvements de houle l'avaient projeté à gauche, à droite, avant de

l'abandonner, impuissant, les coudes sur la crête des vagues, comme attablé à un destin désormais vide de sens. À gestes lents, vaincu, il avait rejoint la plage où il était resté sur la pointe de ses baskets, de l'eau jusqu'à la poitrine, les bras en l'air, au maximum de ce que son corps, épuisé par ces quelques minutes de combat, lui permettait.

Les volets fermés des maisons de vacances lui faisaient de gros yeux. Le stand du marchand de crêpes, et ses couleurs criardes, semblait s'être trompé d'époque, Thomas s'était demandé pourquoi le commerçant ne le rentrait pas dans un garage pour l'hiver, cela serait plus prudent avec tous ces embruns qui attaquent le bois, un début de fou rire l'avait gagné, « Mais putain, Tom, réveille-toi ! ». Il avait cherché son portable dans sa poche, s'était souvenu ne pas l'avoir pris. Alors seulement, il avait couru vers la gendarmerie.

C'était il y a onze mois.

Ce soir, la lune éclaire les flots apaisés. En contrebas, les bruits d'une fête retentissent de façon assourdie dans une des villas de la baie, ces bâtisses prétentieuses contre lesquelles Thomas n'abandonnerait pour rien au monde leur maison de pierre perchée au sommet de la colline. Son endroit préféré est la grande terrasse, située au sud et bordée de plantes et de fleurs couvées par Anna. Il y passe des heures à contempler l'océan ou à écouter les voitures qui serpentent sur la route étroite. Il s'endort parfois dans un petit canapé d'angle, lorsque

ses angoisses l'emportent dans la nuit. Installé devant une belle table en bois, il avale une dernière gorgée de café. Il fumerait volontiers une cigarette mais il paraît qu'il a atteint l'âge de faire attention. Il paraît aussi que les hommes sont de plus en plus fragiles, pleurer serait une marque de courage. Alors, il est un héros.

Malgré tout, il se sent en meilleure forme, il a repris la nage, il court sur la plage, parfois une heure entière, il dort mieux et sans médicaments. Anna a recommencé à cuisiner, a découvert le jardinage et le yoga, mais elle reste encore très silencieuse, lointaine. Leurs corps semblent se réveiller lentement après ces semaines à rester claquemurés, l'appartement rempli par le vide, ces heures à l'envers, à dormir le jour et manger la nuit, à se regarder sans plus trouver les mots, existent-ils d'ailleurs, à se satisfaire du vin aigre de l'épicerie au pied de l'immeuble, à rester sous la douche, à redouter de sortir, d'être regardés, de devoir parler, à attendre que le lendemain soit différent. Et jamais il ne l'était.

Tout reste si fragile. Chasser le souvenir de l'accident est une tâche impossible, il est sous la peau, dans chaque cellule du cerveau. Il faut vivre avec, ou alors se foutre en l'air. Ils ont choisi de vivre. Au moins essayer, dans cette région à la beauté violente et sauvage qui les a séduits peu avant le drame. Ils ne savent pas encore s'ils reviendront un jour à Paris, ils se donnent le temps de voir. Ils ont voulu affronter leur deuil au bord de cet océan qui a englouti leur fils, soumettre leur couple

à cette épreuve même s'ils ne disent pas les choses ainsi. Le matin ils s'embrassent comme avant, la main de Thomas sur la nuque d'Anna, mais ils connaissent leur vulnérabilité, savent que la tentation de tout faire exploser peut surgir. Ils vivent au ralenti, conscients qu'ils traversent ce qui ne s'efface jamais, que personne ne sort indemne d'un tel traumatisme. Et puis il y a l'enquête.

Anna semble aimer son nouveau travail. Elle ne supportait plus la pression de la ville, ses tournées sans fin, les patients trop souvent irascibles. Thomas est persuadé qu'elle va s'en sortir plus vite que lui. Comme toujours. Il n'ose pas le lui dire, elle pourrait penser qu'il minimise son deuil ou qu'il met en avant sa propre souffrance. Alors il fait semblant, comme depuis si longtemps. Il se réfugie dans ses histoires parallèles, bâtit sa façade. Tout faire pour oublier ces images. Pour ne pas s'effondrer davantage, il n'en a plus le droit, cela fait déjà trop longtemps. Il ne trouve ses mots qu'au travail, ses années d'expérience dans le commerce lui permettent de fonctionner avec la régularité d'une machine.

Hier, un attentat a endeuillé le pays mais Thomas n'a jeté qu'un œil distrait aux images. Son monde est ici, à l'épicentre de leur histoire, tout s'est joué à deux kilomètres. « Qu'on nous lâche la grappe », gronde-t-il dans un de ces accès de rage qui le rattrapent encore trop souvent. Une colère contre la terre entière et personne

à la fois, peut-être contre lui-même, la somme de ses défaites, les miettes de ses victoires. Pourquoi les petits garçons pensent-ils être les plus forts ?

Le vent s'est levé et a emporté les bruits de la fête. La campagne plonge dans le silence seulement percé par quelques cris d'oiseaux. Il hésite à passer la nuit dehors, emmitouflé dans une couverture, mais demain il a une belle vente à réaliser. « Ah ici on ne s'ennuie pas, avec tous les vieux qui passent, il y a presque une affaire par jour ! » lui a promis son patron, les épaules secouées par le rire devant Thomas impassible.

En matière de deuil, ils ont fait leur part. On n'a pas le droit de ne vivre que dix ans.

Désormais, comment survivre ?

Alors qu'ils finissaient de ranger la vaisselle du dîner, Anna, appuyée contre le frigo, avait fini par vider son sac : « Content de ta journée ? Tu n'as rien oublié ? – Hein, quoi ? » Pour la soirée, Thomas avait participé au ménage, repassé sa chemise blanche. Qu'avait-il encore oublié ?

C'était un jour de juin, chaud et électrique. Thomas avait fêté ses trente ans, Gabriel son premier anniversaire. Thomas était fier que son fils soit né le même jour que lui. Il y voyait un signe du destin. « C'est impressionnant d'imaginer une vie qui serait décidée par des forces obscures, non ? » avait-il demandé à Anna le matin en préparant les affaires pour le pique-nique. « On en parle tout à l'heure, hein ! » lui avait-elle répondu, pressée, agacée, alors qu'elle cherchait la glacière.

Tout en dégustant leur premier verre de rosé frais, grâce à la glacière dénichée au fond d'un placard de

Thomas, ils avaient jugé incroyable qu'ils aient fait l'amour pile ce jour d'octobre (« Oui, enfin, souviens-toi, tu n'étais pas très chaud, j'ai dû insister », avait piqué Anna, à nouveau détendue, en riant), que ces neuf mois se soient déroulés sans accroc et aient exactement abouti à l'arrivée de Gabriel ce 8 juin, à 0 h 43, sur le fil. Trente ans pile après Thomas. « Un petit miracle », pour Anna. « Le destin ! » avait conclu le jeune père, rayonnant. Il allait bouffer la vie. Son fils aussi. Le temps filait certes un peu vite, il y a encore cinq ans Thomas ne se serait sans doute pas imaginé en couple avec un enfant. Mais s'il vivait seul dans un studio comme certains de ses potes, il se sentirait presque comme un vieux garçon. Il aimait Anna, la vie commune n'avait rien changé, Gabi en était la preuve vivante. « Reste plus que le boulot, et tu pourras être fier de toi », lui disait son père.

Dans l'après-midi, alors que Thomas dormait d'un sommeil agité, Gabriel, assis, avait semblé traversé par des décharges d'électricité. Ses petites fesses se soulevaient avec régularité et il jetait ses bras en l'air. Sa détermination était telle qu'à un moment il avait basculé vers l'avant, les paumes bien à plat, tout près d'Anna qui méditait sur son livre, *Dix chemins vers le bonheur*, et songeait qu'avoir un homme, un bébé, un boulot et un appartement n'avait jamais constitué une fin en soi. Les événements s'étaient enchaînés, elle était heureuse mais elle attendait bien plus, « Tu

sais, le truc qui fait que tu es certaine d'avoir trouvé ta place dans le monde, tu vois ? » demandait-elle parfois à Thomas avant de s'endormir, mais il répondait en marmonnant quelques mots incompréhensibles, et Anna poursuivait sa quête en fixant le plafond. Elle s'imaginait parfois rejoindre une ONG dans un pays lointain, où les gens n'avaient rien. Thomas et Gabi seraient avec elle. À vingt-huit ans, elle avait encore le droit à ce genre de rêve.

Gabriel avait ramassé ses jambes sous ses fesses et, avec une puissance infiniment fragile, la bouche en cul-de-poule, crispée par la concentration, avait entrepris l'assaut de la verticalité. Seconde par seconde, ses mains avaient accompagné le déploiement des jambes, tremblantes de découverte, mais le pantin avait tenu bon et Gabi s'était retrouvé debout. Il était resté un instant silencieux, avant de pousser un cri rempli de surprise qui avait arraché Anna à sa lecture: « Oh mon poussin, oh, oh, Thomas, réveille-toi, regarde ! »

« Ton fils fait ses premiers pas, et tu as réussi à ne pas le féliciter. Tu étais ailleurs. Voilà, je trouve ça dingue. » Anna souriait avec tristesse. Son visage, long et fin, semblait s'éteindre, une mèche brune s'était écroulée sur son front. Sa théorie sur l'égoïsme comme une des différences majeures entre l'homme et la femme se vérifiait une nouvelle fois. Anna revendiquait cette

manie des théories, « Ça limite les grandes phrases qui ne veulent rien dire, ras-le-bol des bavards, surtout les mecs d'ailleurs. Une bonne punchline, paf, rien de tel ».

« Mais j'avais la tête dans le sac, je venais de me réveiller !

– Tu n'as pas eu la tête dans le sac toute la journée. Tu as oublié. Point. »

Et Anna, après avoir redressé sa mèche d'un vigoureux coup de tête, presque victorieux, était montée se coucher.

Thomas s'était servi un fond de Graves. À quoi ça servait de féliciter un enfant qui ne parlait pas ? L'essentiel était la fierté que son père avait éprouvée et que Gabriel avait ressentie. Thomas se mentait. Bien sûr, il aurait dû exprimer ses sentiments, nommer les choses. Mais dans ces moments-là, les mots restaient coincés, et l'instant s'envolait. Pendant la grossesse, Anna avait lu plusieurs livres sur le développement des enfants, l'importance de la parole, mais Thomas les avait laissés au pied du lit. Il savait raconter une blague sans que son auditoire décroche, il développait facilement ses argumentaires auprès des clients. Mais quand se profilait le terrain des sentiments, les mots se transformaient en des blocs de pierre, froids, lourds. Il n'osait plus, perdait ses moyens, se réfugiait dans le silence, souvent honteux à côté d'Anna qui excellait dans l'art de l'allusion, dessinait par ses phrases soyeuses

des passerelles entre les situations, créait de nouvelles perspectives pendant qu'il s'accrochait comme dans une forêt d'épines, avançant de façon heurtée, imprécise. Ou se taisait, comme aujourd'hui.

Pour se rassurer, il songeait que ses études supérieures s'étaient limitées à un BTS Force de vente alors qu'Anna avait étudié la biologie trois ans avant de se diriger vers une école d'infirmière. Ou alors il s'abritait derrière une pudeur et une maladresse propres aux hommes. Les femmes, Anna en tête, avaient l'intuition des moments marquants, la capacité à dire les bonnes choses aux instants qui faisaient date. Cet après-midi en était un, et il avait échoué. Il avait gâché le plaisir d'Anna et avait été incapable de le reconnaître. Il était furieux contre lui-même.

Il n'avait pas osé lui dire qu'il n'avait la tête qu'à son rendez-vous du lendemain, qui pourrait devenir un jour au moins aussi important que les premiers pas de Gabi. Pour la première fois, le patron d'une petite entreprise de panneaux solaires lui faisait miroiter la promesse d'un CDI. Cette fois, il allait devoir trouver les mots pour convaincre. C'était sa chance, il ne fallait pas la laisser passer, sous aucun prétexte. L'arrivée de Gabriel avait modifié sa vision de l'avenir. Il devait désormais « assurer », ramener de l'argent avec régularité, s'éloigner du cycle des boulots d'intérim, même correctement payés, « s'inscrire dans un projet » comme le lui avait dit Solange, sa conseillère Pôle emploi. Un de ses jobs

les plus récents, vendeur dans une moyenne surface dédiée à la musique, avait fini par l'écœurer, « Trop de clients hyper passionnés, super snobs, je ne pouvais rien leur suggérer ». Thomas détestait être humilié à cause d'un manque de savoir. Cela lui rappelait trop ses études gâchées par son dilettantisme mais aussi, jugeait-il aujourd'hui, par l'absence d'ambition de ses parents.

Il se souvenait si bien de ces dîners où son père, chef de chantier dans le bâtiment, lui assurait qu'il s'en tirerait grâce à sa personnalité plutôt qu'avec les livres. Avec de la poigne et de l'intuition, tout passe. « Regarde, moi, j'ai réussi. » Et Thomas, fils unique, le regardait, en bout de table, la chemise, souvent bleue, roulée sur des avant-bras noueux, cette légère odeur de transpiration et de tabac, cette chaîne épaisse qui brillait dans les poils de sa poitrine, ses yeux bleus perçants, cette façon de poser ses coudes sur la table, de part et d'autre de son verre de vin, qui semblait dire que personne ne le délogerait de cette place. La promesse paternelle était aussi floue que rassurante, une sorte de garantie sur l'avenir. Quand l'heure des premiers choix était venue, ou plutôt des non-choix parce que c'était plus simple ainsi, le commerce s'était imposé. « Avec l'internet, c'est l'avenir, crois-moi, Internet en 2050 vous serez les rois », avait prophétisé le père. En route pour un BTS. Dix ans plus tard, le chemin vers le royaume restait chaotique mais, enfin, l'occasion de

ne plus décevoir se présentait. Ce rendez-vous pouvait être sa revanche sur la promesse paternelle mais Thomas n'osait pas l'avouer, pas même à Anna, et en ressentait une honte qu'il ne parvenait pas à définir.

Thomas était monté se coucher alors qu'Anna somnait dans le sommeil. Il s'était allongé près d'elle et lui avait tapoté l'épaule, tout près de son tatouage *Ceux qui vivent sont ceux qui luttent*.

« Eh, tu ne sais pas où j'ai rangé ma chemise pour demain ? »

Depuis vingt-cinq ans, c'est toujours le même stress. Le couinement des chaussures sur le lino du couloir, le cliquetis des menottes tressautant sur les hanches des gendarmes, le silence ou les chuchotements suscités par la solennité du lieu. De l'autre côté du mur, Dominique Bontet réajuste sa veste tailleur, discipline sa tignasse rousse, regarde avec envie son paquet de Marlboro light dans son sac, tend ses mains qui, invariablement, tremblent. Le rythme de son cœur s'accélère. Elle déteste cette perte de contrôle, même fugitive. Témoin, prévenu, gardé à vue, peu importe leur statut, la magistrate sait qu'à chacune de ces rencontres, son existence peut s'en trouver bouleversée. Ces minutes initiales peuvent se transformer en une présence obsédante pendant des mois, peut-être des années. Même la lecture du dossier, en amont, ne garantit rien. Le simple témoin peut devenir fébrile, l'accusé subitement craquer, le plaignant crédible s'effondrer dans sa mythomanie. Autant de profils qui vont s'éclipser de sa vie ou, à

l'inverse, y prendre racine et l'emmener dans leurs tourments. L'expérience n'a rien changé. Avec le temps, Dominique sait combien sa boussole doit rester guidée par cette lancinante incertitude.

On toque à la porte. « Entrez. » Un gendarme précède une femme d'une trentaine d'années, vêtue d'une parka noire, d'un jean bleu délavé et de baskets blanches sans marque. La femme n'ose pas avancer dans la pièce. « Approchez, madame. » Dominique est habituée à cette prudence, presque cette timidité, qui lui permet de reprendre contact avec l'autorité qu'elle doit incarner. Pendant que la jeune femme s'installe maladroitement sur la chaise, à la recherche d'une position pas trop inconfortable, Dominique décapuchonne son stylo, ouvre le dossier et consulte la première page. Elle a déjà lu en détail la plainte pour « violences conjugales » déposée par « Iris Derrien, épouse Le Bihan », ainsi que l'enquête préliminaire des gendarmes, suffisamment concluante pour aboutir à cette première audition. Dominique pense fugacement à ses collègues parisiens qui, au même moment, travaillent sur l'attentat. En regardant Iris, visage pâle, dur, Dominique sait que la terreur domestique peut être aussi terrible que la terreur politique. Elle a croisé des dizaines de ces femmes victimes, elles sont même de plus en plus nombreuses.

« Bonjour, madame Le Bihan.

– Appelez-moi Derrien, s'il vous plaît.

– Bien, madame Derrien. J'ai lu votre plainte et votre premier interrogatoire par les gendarmes. Je voudrais vérifier plusieurs points, puis nous nous reverrons dans les prochaines semaines. Vous comprenez ?

– Oui.

– Depuis combien de temps les faits que vous décrivez existent-ils ?

– Trois ans. Ça a commencé juste après la naissance de la petite. Je m'en suis pris une bonne parce que j'étais restée trop longtemps au téléphone avec ma meilleure amie.

– C'est quoi, « une bonne » ?

– Des claques, des insultes, mon téléphone confisqué pendant vingt-quatre heures.

– Depuis combien d'années vivez-vous avec votre mari ?

– Six ans.

– Quelle est la fréquence de ces scènes ?

– Toutes les semaines, ça c'est sûr. Environ tous les deux ou trois jours. Ça dépend de son humeur, s'il a du travail ou pas, des choses comme ça.

– Comment cela a-t-il commencé ?

– Par la perte de son boulot. Il avait une bonne place, presque chef de chantier. Au départ il est peintre en bâtiment mais il peut faire plein de trucs. La boîte a coulé en quelques semaines. Depuis il galère, il dit aussi qu'il y a davantage d'étrangers dans la région.

– Votre mari boit-il ?

– Non, même pas ! Enfin, pas de quoi se fracasser la

tête. C'est plutôt quand il n'a pas de contrat, et qu'on manque d'argent, que ça chauffe.

– Et vous, votre métier est stable ?

– Plutôt. Je suis cantinière au collège.

– Pourquoi avez-vous décidé de déposer plainte ?

– J'ai peur pour les enfants. Il a toujours été sur leur dos mais depuis quelque temps, il leur colle d'énormes torgnoles. Anaïs, la petite, a trois ans, mais Jordan, mon fils, grandit. À six ans, il devient costaud et il commence à répondre à son père. Alors, ça cogne. Avant, il ne les touchait pas, il leur gueulait dessus seulement.

– Avant quoi ?

– Avant qu'il découvre que je parle à mes copines. Il me surveille, je ne sais pas comment il fait mais il sait de quoi je parle au téléphone...

– Vous n'avez pas noté de comportements particuliers chez vos enfants ?

– Si vous pensez qu'il les touche, je ne crois pas. J'ai déjà demandé aux petits.

– Et dans vos relations intimes, comment se comporte-t-il ?

– Souvent j'ai pas le choix.

– Avez-vous déjà songé à quitter le domicile ?

– Mais je fais comment ? Je touche 1 200 euros par mois, avec deux gamins, je vais où ? C'est fou quand même, on dirait que personne ne comprend ça. »

« C'est comme si elle m'avait giflée ! » Antoine la regarde mais sans l'intensité que Dominique attend.

C'est pourtant lui qui a insisté pour qu'ils dînent dans un des restaurants sur le port, « parce que la semaine a été bien, bien chiante ». Dominique s'amuse souvent qu'Antoine soit incapable de dire : « J'ai envie qu'on aille au restaurant. » Il faut toujours qu'il trouve un biais, une justification, ou que quelqu'un lui donne l'autorisation de faire ce qu'il désire, en l'occurrence, souvent elle.

« Giflée... Pourquoi ?

– Mets-toi à ma place : je prends le dossier de cette fille parce que je crois en elle. Je te garantis qu'un paquet de juges ou de flics auraient classé sa plainte sans suite ou l'auraient planquée sous la pile, parce qu'il y a tout à faire dans des cas comme ça, il n'y a rien d'autre que la parole de cette fille. Bref, je la prends au sérieux, et bim, elle me balance qu'en gros je suis comme les autres et que je ne pourrai jamais la comprendre !

– Tu ne prends pas les choses trop à cœur ? Peut-être que cette femme voulait juste témoigner de son inquiétude de ne pas être comprise, sans te soupçonner d'indifférence.

– Mouais... Enfin, c'est dit malgré tout. Les mots ont un sens.

– Plus ou moins... tu sais bien. Dessert ? »

Elle n'a pas voulu gâcher la fin du dîner avec ses états d'âme mais, au fond d'elle, Dominique sait ce qu'Iris Derrien a réveillé. La question qu'elle se pose – et qu'elle partagera, mais plus tard, avec Antoine – est

absurde, brutale, et peut-être la plus dérangeante pour une magistrate : juge-t-elle plus sévèrement les hommes que les femmes ? Dominique n'a jamais oublié ce sexagénaire en délicatesse avec le fisc, un homme dominant, brutal jusque dans son physique anguleux et lourd, qui lui avait lancé : « Vous devez concevoir, madame, combien il m'est difficile de voir mes actes appréciés par une femme. » Elle venait de le mettre en examen, ce qu'il ne supportait pas. Elle n'avait pas répliqué, demandé à sa greffière de noter soigneusement les propos avant d'alourdir la caution de son contrôle judiciaire, le prix de son allusion sexiste. Juge expérimentée, elle travaille avec rigueur, traite chaque prévenu à égalité. Elle n'ouvre jamais les hostilités, mais ceux qui la cherchent la trouvent.

Depuis des mois, avec l'explosion des féminicides et des plaintes pour agression sexuelle, harcèlement, les hommes défilent dans son bureau. Elle sent souvent cette résistance à lui accorder le droit de juger leur toute-puissance. Cette volonté de le nier. Dominique songe que leur arrogance et leurs préjugés percutent de plein fouet la plus grande richesse des juges : l'intime conviction. C'est l'article 353 du Code de procédure pénale : *Sous réserve de l'exigence de motivation de la décision, la loi ne demande pas compte à chacun des juges et jurés composant la cour d'assises des moyens par lesquels ils se sont convaincus, elle ne leur prescrit pas de règles desquelles ils doivent faire particulièrement*

dépendre la plénitude et la suffisance d'une preuve; elle leur prescrit de s'interroger eux-mêmes dans le silence et le recueillement et de chercher, dans la sincérité de leur conscience, quelle impression ont faite, sur leur raison, les preuves rapportées contre l'accusé, et les moyens de sa défense. La loi ne leur fait que cette seule question, qui renferme toute la mesure de leurs devoirs: « Avez-vous une intime conviction? »

Étudiante à l'École nationale de la magistrature, Dominique se rappelle combien la découverte de l'article 353 l'avait à la fois galvanisée et rassurée: enfin, dans l'écheveau infini de règles dont ses enseignants lui rebattaient les oreilles, un minuscule espace de liberté s'offrait, un écrin sinon pour les sentiments, au moins pour les impressions. Dont celle d'être prise pour une conne par un cogneur ou un violeur.

Juge d'instruction, Dominique ne prononce pas de peine, cependant son pouvoir reste immense: mettre ou non en examen, permettre ou pas à l'enquête de se poursuivre jusqu'à un éventuel procès. À elle le pouvoir de survie judiciaire. Aux juges du tribunal celui de condamner et d'estimer une peine en s'appuyant officiellement sur le « 353 », quand Dominique ne fait que s'en inspirer secrètement pour préparer le dossier le plus solide possible.

Elle ne se berce pas d'illusions sur les femmes. Parmi les prévenues qui ont un jour occupé la place d'Iris,

elle a affronté son lot d'esprits butés, d'intelligences limitées, de médiocrité, la nature humaine est partageuse. Dominique sait que parfois la pire ennemie d'une femme est une autre femme. Mais elle n'a presque jamais perçu une hostilité envers son sexe. Même dans les moments de tension extrême, elle ressent du respect, parfois une pointe d'admiration. « C'est toute la différence », pense-t-elle en se tournant et retournant dans son lit. Antoine, allongé sur le dos, ronfle doucement.

Dominique redoute d'être déjà du côté d'Iris, mais c'est aussi son espoir. Pour l'heure, elle n'a que les affirmations de cette femme qui a osé un jour pousser la porte de la gendarmerie, affronter le regard las du planton de service, patienter deux heures dans un couloir froid, rentrer dans une petite pièce mal éclairée où l'attendait encore un homme, qui l'a écoutée en la relançant de temps en temps de façon distraite. Iris s'est accrochée et Dominique voudrait savoir ce que cachent les six pages de sa plainte.

Car la vague monte, partout les signaux s'allument. Tout à l'heure, en rentrant du restaurant, elle a jubilé en découvrant les images de cette actrice quittant avec fracas une cérémonie officielle. La semaine dernière, son amie Julie, avocate, l'a appelée, surexcitée : l'Ordre avait enfin prononcé la radiation de deux harceleurs de stagiaires. Dominique s'était offert une coupe de champagne, Antoine avait souri : la célébration n'était-elle pas un peu excessive ?

Quelle petite fille avait été Iris Derrien ? C'est une des manies de Dominique : imaginer l'enfant caché dans la personne qui vient de sortir de son bureau. Elle la voit petite, maigrelette, ses cheveux blonds tout raides, mal peignés, car personne ne s'occupait beaucoup d'elle. Famille de cinq enfants, trois garçons, deux filles dont elle, la dernière. Née sur le tard, « Ma mère voulait absolument une autre fille car ma sœur avait un léger retard. Mais après m'avoir eue, c'est comme si elle avait fait le boulot, elle était rassurée d'avoir fait une fille normale. Elle m'a délaissée. Les garçons lui posaient tant de problèmes, et puis elle est tombée malade... » « Vous avez eu le sentiment d'une injustice ? » lui a demandé la psychologue lors de l'enquête de personnalité. « Oui, celle d'être une fille. » « Se tord les mains », a noté la psy.

Pour se rendre au palais de justice, Dominique roule chaque matin une quinzaine de minutes depuis l'arrière-pays, le temps de sa première cigarette, parfois de la deuxième. L'été, elle aime fumer avec la fenêtre ouverte, laissant le vent jouer avec ses cheveux, dans une forme d'insouciance qui lui rappelle ses années étudiantes même si, maintenant, elle ne jette plus les mégots dehors. Elle roule parfois trop vite sur les petites routes qui l'amènent vers la colline, là où se trouve la jolie maison en pierre qui lui fait de l'œil depuis des années, mais pas à Antoine, coupe les virages un peu trop sec en riant, avant de plonger vers le cœur de la ville. Mais cette fois elle ne rit pas. Depuis hier Iris ne quitte pas ses pensées.

Les touristes sont nombreux cette année, qui fuient les températures asphyxiantes du Sud. Dominique tourne trois fois dans les rues autour du palais, ne trouve aucune place, s'agace et fume encore une cigarette, cette fois une de celles sans plaisir qui laissent seulement

un mauvais goût dans la bouche. Enfin, une voiture s'extirpe, Dominique allume son clignotant. À l'instant où elle accélère doucement, une grosse moto lui grille la politesse et s'installe dans l'espace libéré. Soufflée, la juge observe le pilote retirer lentement son casque pour libérer une abondante tignasse blonde. Le visage est massif, brûlé par les coups de soleil. L'homme enlève ses gants, toujours si lentement que Dominique l'observe, presque hypnotisée par un tel culot. Le motard la sort de sa torpeur lorsqu'il plante franchement ses yeux dans les siens : « Il y a un problème ? » Dominique écrase sa Marlboro light, ouvre sa portière : « Peut-être un souci de politesse, non ? Vous n'aviez pas vu mon clignotant, sans doute ? – Nan », et de secouer sa chevelure qu'il ramène de ses mains épaisses dans un catogan.

« Eh bien moi, je l'ai bien vu. Motard, ça veut pas forcément dire connard, non ? » Dominique se retourne et découvre son allié, un homme plutôt jeune, baraqué, en jean et T-shirt, pas désagréable à regarder si ce n'est une forme de brutalité dans les traits, qu'elle a vaguement l'impression d'avoir déjà croisés. Mais cette agressivité est à son service et elle en ressent une coupable satisfaction, comme une chaleur malsaine et poisseuse. Le nouveau venu s'avance vers la moto comme si rien n'allait l'arrêter. « Monsieur, monsieur », tente Dominique qui voit déjà un nouveau dossier inutile s'ajouter à la pile sur son bureau, « ce n'est pas grave, je trouverai une autre place. » Le pilote lui-même semble stupéfait, comme s'il découvrait un rival encore

plus audacieux. Les deux hommes se font face, une tension totalement disproportionnée s'est installée, Dominique attend le premier coup de tête ou de poing. Mais, sans prévenir, le pilote enfile ses gants, remet vite son casque, allume les gaz et s'éloigne non sans brandir un pathétique doigt d'honneur. Sans un mot, le piéton s'est déjà éloigné, Dominique ne sait même pas s'il entend le « Merci ! » qu'elle lui lance après avoir observé la moto tourner au coin de l'avenue. Elle n'a pas le temps de courir après son sauveur pour le saluer. Mais quand même, cette violence silencieuse, si froide. Drôle de type.

Elle se laisse tomber dans son fauteuil, déjà contrainte de retrouver de l'énergie. Dans quelques minutes, un couple va encore se déchirer autour de la garde de ses enfants. Dominique se prend parfois à apprécier ses dossiers pour tapage nocturne, des bagarres dans les bars, des escroqueries aux assurances, ça la change un peu de cette violence domestique qui n'en finit pas de déferler. Les pas résonnent sur le lino, les chuchotements bruissent dans les locaux encore presque déserts. La juge range ses cigarettes au fond de son sac, inspire profondément.

Deux heures plus tard, elle sort éreintée du palais. Les Viton n'ont pas lésiné sur la mesquinerie et la méchanceté. Seul petit motif de satisfaction, l'épouse a mieux encaissé que d'habitude. Elle n'a pas pleuré,

a soutenu plusieurs fois le regard de son ex-mari. Elle a même osé révéler qu'il lui avait jeté au visage, peu avant leur séparation, sa préférence pour « les putes qui, au moins, savent faire semblant ». À cet aveu, que l'homme a tenté de contester dans un marmonnement pâteux, plutôt une sorte de grognement animal, furieux que sa vie sexuelle soit ainsi étalée sur la place publique, Dominique a réprimé un rire nerveux, elle croit que l'homme l'a remarqué. Peu importe. Tant mieux, d'ailleurs. La place devant le palais est pleine de monde mais elle parvient à trouver une petite table à l'extrémité d'une terrasse. Elle déjeune d'une salade, d'eau, de deux cafés et de trois cigarettes, le visage parfois renversé, offert au soleil. Elle se demande si Antoine, en cas de séparation, pourrait aussi mal se comporter. Et elle, d'ailleurs ? Dominique sait être dure. Parfois, il n'y a pas le choix.

En rentrant au bureau, elle repense au piéton baraqué, à sa fuite si rapide. Dominique le connaît, elle en est certaine, mais elle a un souci : elle ne mémorise aucun visage. Si on lui met une photographie sous le nez, alors là oui, un souvenir peut remonter. Mais avec l'aide de sa seule mémoire, rien. Tiens, ce motard, hormis son catogan, ses traits se sont déjà effacés, elle sait seulement qu'il n'était pas bel homme.

Elle découvre une pochette bleue dans sa bannette. Elle appelle sa secrétaire pour en connaître l'origine. « C'est Giffard, madame. » Bernard Giffard est le

procureur adjoint. Réputé comme très angoissé et très soumis à sa propre hiérarchie, il traque en permanence le nombre de dossiers qui encombrant les cabinets des juges. « On ferme, ou pas ? » est sa phrase favorite.

La pochette bleue rassemble plusieurs affaires. Instruites depuis des semaines ou des mois, elles n'ont pas encore été tranchées par Dominique, qui hésite à les clore ou à demander un supplément d'enquête. Elle agace Giffard et ses besoins urgents de statistiques, il ne s'encombre pas de doutes. « Savoir fermer une affaire, madame Bontet, c'est aussi l'honneur de la justice. Il faut savoir dire "Je ne sais pas" », aime-t-il pontifier, le regard par-dessus ses petites lunettes rondes comme s'il découvrait une espèce étrange.

Que faire de cette histoire « Gabriel Sénéchal », par exemple, dont le petit visage, en première page du sous-dossier orange rangé dans le dossier bleu, est illuminé par un rayon de soleil ? Onze mois, déjà, que ce garçon de dix ans s'est noyé dans le port alors qu'il se promenait avec son père. Ce soir-là, un samedi, Dominique était la magistrate de permanence et avait été immédiatement appelée sur les lieux par les gendarmes, eux-mêmes avertis par le père. « On aurait dit qu'il venait de voir la fin du monde », avait lâché un militaire. Dominique venait de lancer *Jules et Jim*, bien calée dans les bras d'Antoine, lorsque son portable avait sonné. Elle avait été frappée par la phrase de l'officier qu'elle ne soupçonnait pas capable de formuler les

choses ainsi, et elle s'était demandé à quoi pouvait ressembler le visage d'un homme qui aurait vu la fin du monde. Un peu plus tard, elle savait : l'ombre d'un ovale blanc, totalement livide. Un fantôme. « Il n'est plus avec nous », avait-elle songé en l'observant trempé de la tête aux pieds. Elle le revoit aussi tenir sa femme dans ses bras alors qu'ils attendaient les enquêteurs sur un banc dans la gendarmerie, il lui chuchotait à l'oreille.

Dominique relit quelques pièces de procédure. Giffard n'a pas totalement tort de lui remettre le dossier sous le nez, elle ne l'a pas relu depuis longtemps, et il ne lui reste plus qu'un mois avant la date légale de clôture. Les faits sont simples (le père et son fils se promènent sur la digue, le père, « Thomas Sénéchal », revient sur ses pas car il ne trouve plus son portefeuille et pense qu'il est tombé de sa poche, le fils s'amuse, court et ne voit pas un anneau d'amarrage dans le noir, il bute contre et c'est la chute, les fortes vagues, le père qui entend trop tard les cris à cause du vent, plonge malgré tout, se bat quelques minutes, puis se précipite jusqu'à la gendarmerie), les constatations des enquêteurs, claires, l'audition du père et de la mère n'ont rien appris de plus. C'est un couple sans histoire, habitué à venir en week-end dans la région depuis des années, avant de s'y installer quelques mois avant le décès. Les parents ont déposé une plainte avec constitution de partie civile contre la direction du port, pour protester

contre l'emplacement de l'anneau. Il s'agit sans doute d'un conseil de leur avocat pour obtenir des indemnités, et Dominique s'est retrouvée saisie du dossier.

« Le courage, c'est d'aller au-delà du découragement. » Il y a quelques jours, Dominique a lu dans un magazine cette réflexion d'un de ces philosophes-voyageurs très à la mode. Devant la pochette bleue, et le sous-dossier orange, et tous les autres, le découragement l'envahit, le même qu'elle ressent devant ces vies qui défilent dans son cabinet et que leurs propres auteurs regardent comme on observe passer un train ou lorsqu'on reste hypnotisé par un feu de cheminée, vaguement heureux, totalement passif. « Un tiers juge, un tiers éducateur, un tiers psy », se définit-elle parfois, fatiguée de « relancer les machines ». Dominique pourrait fermer ce dossier. Pourtant, quelque chose l'en empêche : la mémoire de l'enfant, mais aussi la douleur des parents, cet éloignement du monde qu'elle a perçu chez le père.

D'ailleurs, ils ne se sont pas manifestés depuis des semaines, sans doute ignorent-ils la situation juridique de leur enfant, et pensent-ils que l'affaire est close. Elle devrait l'être. Mais, avant, elle leur doit une harmonieuse, complète et précise ordonnance de classement sans suite. Elle aime écrire ces pages qui recensent les faits et gestes des gendarmes, relier ces mots éparpillés dans les différentes auditions, glisser, discrètement, un peu de sa patte, des formules bien choisies qui

habillent d'humanité ces feuillets si froids. Elle a alors l'impression de redonner un peu de vie au défunt, même si son travail finit dans un carton au sous-sol du palais, dans les archives.

Dominique saisit son téléphone, compose le numéro de Giffard dans un étrange sentiment d'urgence.